

## **L'assassin invisible**

Daniel Martel

---

Numéro 77, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Martel, D. (2008). L'assassin invisible. *Brèves littéraires*, (77), 80–83.

DAVID MARTEL

L'ASSASSIN INVISIBLE

Il est presque 23 h. La façade extérieure de l'usine est baignée par la lueur blafarde des sentinelles et le néon de l'enseigne projette sa lumière froide sur l'asphalte craquelé. Le vent automnal fait claquer les lambeaux de grandes toiles de polyéthylène, attachées aux larges portes de l'entrepôt par un cadre de bois. Plusieurs véhicules occupent le stationnement. Des pièces d'équipement, des échelles, des ballots de plastique déchiré jonchent le sol. Derrière le verre enfariné des fenêtres, l'intérieur est éclairé, mais, mis à part le roulement continu du boulevard adjacent, il n'y a aucun mouvement.

Il vient d'arriver dans l'enceinte de l'usine. Comme il s'approche de l'édifice, humant l'odeur prenante de la farine et du levain qui embaume l'air ambiant, un tintement familier attire son attention. Le martèlement répété de petites cloches, signal indiquant un niveau d'oxygène bas sur les appareils respiratoires autonomes, parvient progressivement à ses oreilles. Il ne faut qu'une minute avant qu'une première personne ne franchisse la porte principale. Il reconnaît à peine son patron derrière son masque. La cloche de son respirateur hurle son avertissement sonore de façon assourdissante, même si le manomètre indique encore quelques minutes d'autonomie. L'un après l'autre, les techniciens sortent de la minoterie, eux aussi masqués et accompagnés du même tintement typique. Certains, lassés, l'étouffent en posant leur main sur le dôme de la cloche.

Aucune fumée, aucune flamme ne se dégage de l'édifice. Il n'y a pas non plus de sirènes ni de gyrophares à l'horizon. Malgré l'apparence, il ne s'agit pas d'un incendie, mais plutôt d'une fumigation pratiquée par des professionnels de la gestion parasitaire. À l'intérieur de l'usine scellée, des centaines de mètres cubes de bromure de méthyle, un gaz hautement toxique, incolore et

inodore, ont été déployés afin d'éliminer la présence de triboliums, ces minuscules coléoptères friands de farine. L'endroit étant particulièrement âgé, il est difficile de nettoyer la machinerie désuète de façon impeccable. Des accumulations de farine se forment régulièrement dans les endroits difficiles d'accès, offrant refuge et nourriture aux insectes, qui se réfugient dans des vides de structure et les points morts de la chaîne de production. Une routine d'inspection soignée avait révélé que les moyens conventionnels ne suffisaient plus pour contrôler la situation et qu'une fumigation générale était nécessaire pour infiltrer chaque petit recoin.

Il leur avait fallu une journée quasi complète pour sceller hermétiquement les huit étages du bâtiment : colmatage des nombreuses fissures et obstruction de la ventilation. Vingt-quatre heures après la fumigation, une équipe de techniciens avait pénétré dans une concentration très élevée de bromure de méthyle, pour défaire le scellage des bouches d'aération sur le toit, ainsi que celui des fenêtres du dernier étage. L'air, qui pénètre maintenant en grande quantité par les portes ouvertes du rez-de-chaussée, pousse les centaines de mètres cubes de bromure vers le sommet, dans un effet de cheminée.

Pendant que le gaz est lentement éjecté de la minoterie, les techniciens qui, comme lui, sont affectés au nettoyage, arrivent sur les lieux. Cè doit être au moins la douzième opération du genre à laquelle il participe. Il a eu plusieurs fois l'occasion de porter un appareil respiratoire autonome, de soutenir le poids de l'attelage et du cylindre rempli à pleine capacité. Il a pu sentir son visage isolé, ne respirant que de l'air usiné au milieu d'un nuage opaque d'insecticide. Pourtant, jamais encore il n'a marché en présence du tueur fantôme.

L'heure est venue de retourner à l'intérieur de l'usine afin de mesurer, à l'aide d'une pompe d'échantillonnage, la concentration de gaz au quatrième étage. Inhaler une infime quantité de bromure vous donne quelques maux

de cœur, des vertiges ou encore des vomissements. Un simple coussin laissé sur une chaise peut avoir absorbé assez de particules de gaz pour être dangereux. Ouvrir la porte d'un placard, malencontreusement tenu fermé pendant la durée du traitement, est susceptible de libérer une quantité potentiellement mortelle de bromure de méthyle. Rien, donc, ne doit être laissé au hasard, avant de permettre à l'équipe de nettoyage de pénétrer dans l'usine.

Il se propose pour accompagner un technicien plus expérimenté et les deux hommes partent en direction de l'ascenseur. Il est possible d'atteindre ainsi directement le quatrième étage, mais, par mesure de sécurité, il vaut mieux emprunter l'escalier à partir du troisième plancher. Gravissant l'un derrière l'autre l'escalier étroit et interminable, ils évitent de parler. Le cylindre de leur appareil respiratoire autonome ne leur offre que quinze minutes d'autonomie, aussi faut-il minimiser la consommation d'oxygène. À l'intérieur de cette section du moulin, la distance les séparant du quatrième niveau équivaut à plusieurs étages. Il n'y a ni porte ni fenêtre vers laquelle se rabattre pour espérer trouver une salvatrice bouffée d'air frais. Que du béton tout autour et le spectre d'un prédateur invisible.

Il commence à ployer sous le poids de son attirail, le souffle haletant. Le simple fait de passer d'une marche à l'autre lui paraît de plus en plus laborieux. Il se concentre donc sur sa respiration, la tête blottie entre les épaules, occupé à synchroniser les mouvements de ses pieds. Il est bientôt hypnotisé par l'écho de ses bottes cognant sur le béton des marches. Le son de sa respiration pénible, à travers le tuyau du masque, le tourmente. Il voudrait le faire taire... Oublier un instant qu'il a besoin de cet air, de ce masque qui l'encombre, pour survivre. Alors que le quatrième étage est enfin en vue, il ressent un intense étourdissement. Le sang frappe sur ses tempes, au rythme emballé de son cœur harassé par l'effort. Il perd pied, s'appuyant lourdement contre le

mur, comme si ses facultés avaient été affaiblies par l'alcool. Trop orgueilleux pour signaler son inconfort au collègue qui le devance, il poursuit maladroitement son ascension, trébuchant sur la dernière marche.

À genoux sur le sol, il a le soulagement moral d'avoir finalement atteint le sommet. Toutefois, au terme de cette épreuve intense, la tête sur le point d'exploser, il se met à respirer si profondément, qu'il souffre vite d'hyper-ventilation. Il s'effondre sur le sol farineux, en proie à un violent mal de tête. Subitement, une multitude de petits points noirs obscurcissent sa vision. La sueur perle abondamment sur son visage. De la condensation apparaît le long de la paroi de caoutchouc, normalement collée à sa peau, et il sent l'air sur ses oreilles. L'étanchéité de son masque est compromise... En proie à la panique, comme s'il était brusquement devenu claustrophobe, il a la pulsion incompréhensible de se libérer de son emprisonnement. Comme si, l'espace d'un instant, il avait oublié l'assassin invisible qui rôde, prêt à embrasser ses poumons de son souffle. La cloche de son respirateur, qui se met à résonner de façon tonitruante, retient son geste insensé.

Il ne lui reste que cinq minutes d'oxygène. Il se relève péniblement, criant d'une voix étranglée qu'il a un problème. Sans attendre de réponse, il dévale l'escalier. Le tintement assourdissant se répercute sur les parois. Le sang martèle ses tempes au rythme du marteau sur la cloche métallique. De là-haut, son collègue l'appelle nerveusement. À bout de souffle, il lui crie sa position sans s'arrêter. On le dirait poursuivi, pris en chasse. Il réussit à atteindre l'ascenseur et à appuyer sur le bouton d'activation. La porte de métal coulisse lentement. Il s'affale sur le sol en retirant précipitamment son masque. Enfin il peut respirer librement, mais est-ce bien de l'air ?